

Informatique et contrôle social

EXAMINONS brièvement l'informatique actuelle sous un angle politique, celui du contrôle social, et l'intervention de cette technologie spécifique dans le guidage de la reproduction sociale. Il s'agit précisément de son insertion dans l'ajustement constant que la classe dominante tend à imposer au développement technologique et à l'évolution sociale, pour les assujettir aux nécessités de sa propre reproduction.

Informatique et crise de la reproduction sociale

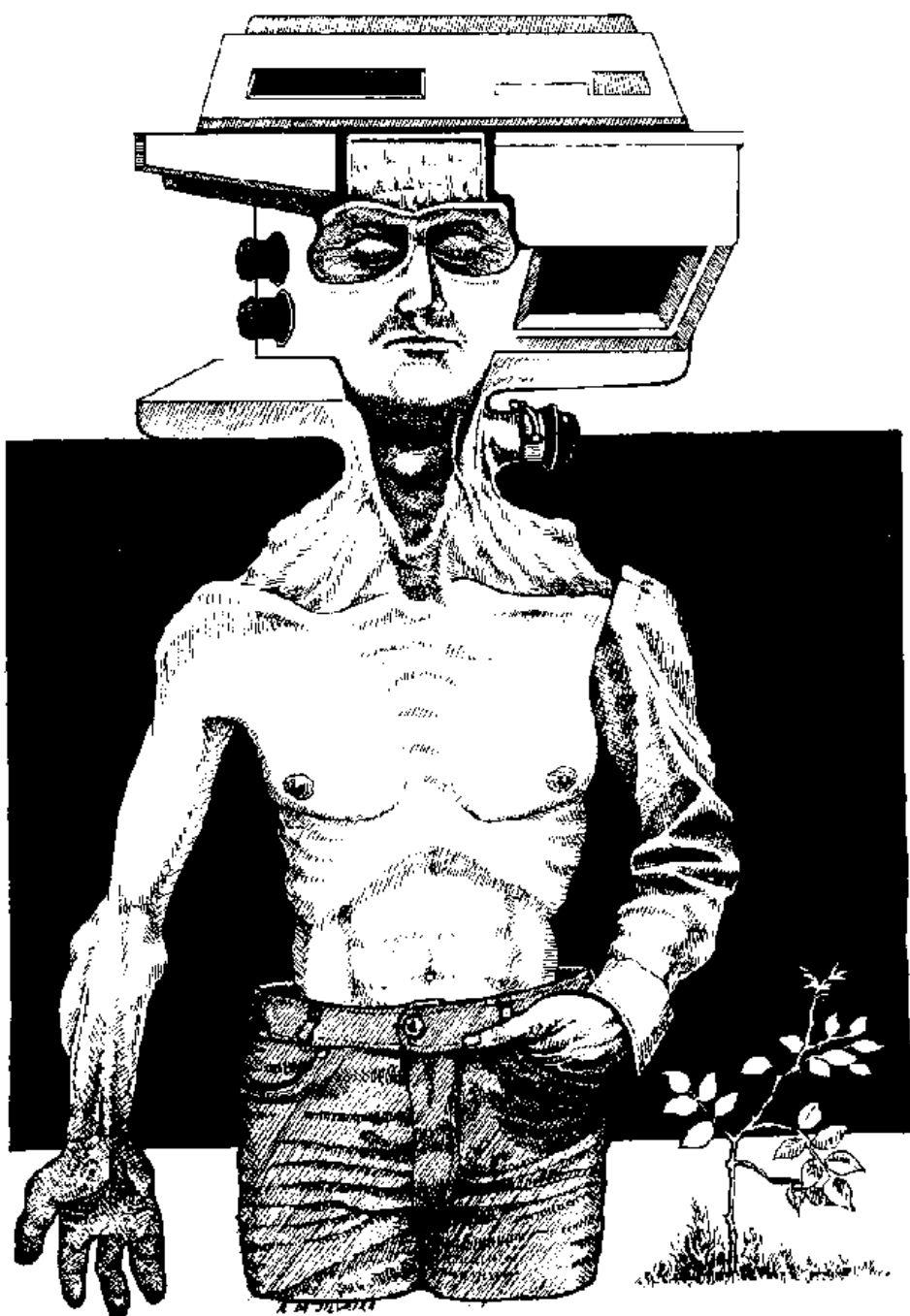
Un certain nombre d'éléments — que nous ne pouvons développer — nous amènent à penser que l'informatique actuelle s'est élaborée comme une tentative empirique de réponse technologique à la crise des rapports sociaux imposée par le développement du machinisme. En deux mots, le capitalisme a accouché de l'automation, et il ne peut ni véritablement l'appliquer — à cause du chômage induit — ni véritablement la freiner — à cause de la compétition sur le marché international.

Entendons nous bien, nous ne sommes pas contre la « mécanisation » du traitement de l'information, ni contre l'automation dans son principe de réduction du temps de travail humain. Mais nous subodorons que la voie technologique empruntée par l'informatique tend à favoriser un certain type d'organisation où la démocratisation de la gestion sociale sera rendue de plus en plus difficile. Dans cette optique, la manière spécifique dont l'informatique sera développée constitue un enjeu considérable, car elle touche à une des bases du fonctionnement de tout pouvoir, la sélection, la manipulation et la mémorisation de l'information.

Technologies et guidage de la reproduction sociale

C'est un truisme d'affirmer que la machine n'est pas neutre et qu'il n'existe pas de technologie « en soi ». A un moment et sur un espace donné, la technologie employée — à différencier de la technologie alors possible — est la résultante d'un déploiement de liaisons multiples qui, circulairement, rattachent la machine au social. La technique ouvre des possibilités, et le social tend à les sélectionner sous forme de machines et d'organisation du travail particulière. En retour, cette sélection oriente les possibles de structuration sociale.

A partir d'un certain niveau de développement, dans cet auto-guidage de la complexification sociale, la machine est susceptible de constituer un noyau « dur », en ce qu'elle peut fixer, sous forme matérielle, une partie des rapports sociaux.



Ainsi le choix de certaines orientations technologiques peut favoriser fortement la perpétuation des rapports sociaux. Parce que, dans le fonctionnement de ce système de machine (les machines plus leurs connexions humaines) est inclu un certain type caractéristique de rapports entre les hommes et que ces rapports auront tendance à se perpétuer tant que ce type de technologies sera imposé ou accepté socialement. A l'inverse, d'autres technologies n'imposent pas (ou peu) de forme particulière de relation entre les hommes qui les utilisent.

Informatique, information, et mise en forme de l'organisation

Rappelons que l'originalité des ordinateurs est de traiter et de mémoriser de l'information et que l'information a toujours été une composante fondamentale du pouvoir. Jusqu'à l'ordinateur, il n'existait pas de technologie capable de traiter l'information de manière rapide et systématique. C'était les institutions qui fixaient, pour une grande part, les relations entre les composantes du tissu social. Les relations entre les hommes, avec leur multidimensionnalité sémantique, leur charge affective, leur système de valeurs, n'étaient que partiellement médiatisées par la machine parce que les machines n'étaient pas aptes à régir la circulation d'informations complexes, ni à les fixer dans leurs structures.

La cybernétique a clairement mis en relief que l'information c'est ce qui permet la structuration de la « commande ». Elle en assure la conservation et le bon fonctionnement, sous une forme déterminée. Dans un système social, l'information est ce qui relie les différents éléments de ce système. Elle participe également à leur fonctionnement. Elle en assure les connexions internes et externes, et régit leur compatibilité. Contrôler l'information, c'est pouvoir imposer une forme à l'organisation, et assurer ainsi sa propre reproduction à travers cette forme spécifique.

L'étude des processus informationnels dans leurs interventions comme composante de l'organisation, et leur rôle dans les représentations sociales, est encore balbutiante. Les technologies sont très en avance sur les prises de consciences politico-sociales. Cela sous entend qu'au moins empiriquement s'est effectuée une sélection sociale des possibles technologiques, tendant à les canaliser dans le sens du renforcement et de l'adaptation du type de contrôle social dans lequel ils ont pris forme.

On ne peut évaluer une technologie uniquement sous l'angle de l'augmentation de la productivité. On doit tenir compte du type d'organisation du travail et d'organisation sociale qu'elle favorise, ou auxquelles elle est susceptible de faire obstacle. La tendance, avec l'informatique actuelle, est que ce qui ne pourrait être que contrainte factorielle ou transitoire, tend à apparaître, après traite-

ment informatique, comme une obligation irréductible.

Son manque de souplesse, la floraison des langages — non seulement spécialisés mais complexes — les incompatibilités, la division entre micro, macro, moyenne... etc., en font une technique qui, plutôt que de contribuer à éclaircir et à assouplir les relations entre les hommes et leur milieu, tend toujours plus à les opacifier et les figer, et à renforcer une centralisation hiérarchique et élitiste.

L'exemple de l'abandon de la filière cybernétique en « intelligence artificielle »

Il nous semble que certaines voies de recherche en informatique ont été systématiquement étouffées. Je prendrais un exemple adjacent, dans le domaine de « l'intelligence artificielle ». La cybernétique y avait développé une approche originale, tout à fait différente, dans ses principes, de celle de l'informatique. On a cependant assisté à la marginalisation, puis à l'extinction d'une filière qui s'avérait pourtant prometteuse (on peut citer en France les travaux du docteur Sauryan réalisés à la SNEOMA dans les années 60).

Dans un article bilan récent*, le Professeur Boulanger président de l'Association Internationale de Cybernétique, s'interroge sur ce blocage. Il y répond par des considérations sans doute justifiées sur les réactions violentes de rejet que peuvent déclencher la production artificielle de certains mécanismes ressemblant par trop à ceux de notre cerveau. Nous aurions aussi tendance à croire que si l'informatique a fini par occuper tout le terrain malgré tous ses défauts, c'est essentiellement parce que l'informatique dont nous nous servons est le produit d'une société déterminée — essentiellement la société américaine — et qu'elle a été développée pour en favoriser le maintien et les adaptations nécessaires. Sur ce plan, les défauts se changent en avantages.

L'homme politique et le citoyen face à l'informatique actuelle

A notre connaissance, les conséquences des nouvelles technologies informatiques, et leur intégration comme outil d'automatisation sociale, n'ont jamais été sérieusement analysées ni pesées. C'est pourtant une tâche urgente si l'on ne veut pas se découvrir un jour prisonnier de contraintes devenues si lourdes qu'elles risquent alors de dicter leurs solutions au pouvoir politique et de réduire considérablement l'autonomie de la société civile.

Dans cette situation, l'homme politique — pas plus que l'homme de la rue — ne se trouve en position favorable. L'homme politique se heurtera de plus en plus à un conglomerat fortement organisé de spé-

cialistes et de technologies, qui risquent de faire écran entre les responsables chargés des décisions et le simple citoyen, et qui tendra également à s'intercaler entre l'individu et les réalités concrètes. Il ne disposera plus des moyens « d'aller y voir » sérieusement. Quoi qu'on en dise, cela devient trop long, trop difficile, et il dépend entièrement du spécialiste.

Les avantages de la « machine adaptable » (ou « machine molle »)

C'est à ces problèmes que la mémoire adaptable tente d'esquisser une réponse. En partant du point de vue de la facilité maxima de communication, elle arrive à une clarté notable de la programmation et de la commande, tout en évitant de les rigidifier. Sans sacrifier les avancées de la technologie, elle tend à accroître l'espace d'autonomie du politique et la liberté de décision du citoyen.

Bien entendu, les principes de la « mémoire adaptable » présentés ici ne sont pas une panacée ; ils ne constituent qu'un élément perfectible d'une filière informatique possible. Cependant, ils peuvent être un outil — parmi d'autres — de la construction d'une société autogestionnaire technologiquement avancée, et cela dans un domaine particulièrement crucial. Car même si à la limite elle n'offrirait pas de performances supérieures à l'informatique actuelle, la « mémoire adaptable » aurait cependant l'extrême avantage de réduire considérablement le système de contraintes pesant sur les possibles de structuration sociale et de lever un nombre important d'obstacles que l'informatisation actuelle fait peser sur tout projet social qui chercherait non seulement à réduire les inégalités, mais tendrait aussi à maximiser la participation active du citoyen à la gestion et à la détermination des choix sociaux.

Terminons par une parenthèse sur les pays du « tiers monde ». La machine adaptable y lève deux gros obstacles qui freinent l'usage de l'informatique là où elle serait parfois utile. Elle évite l'obsolescence rapide du matériel. En effet, à chaque évolution de la technologie des ordinateurs, si l'on veut intégrer du nouveau matériel, on est condamné à se débarrasser de l'ancien matériel et à recommencer toute la programmation, la compatibilité n'étant pas assurée ou extrêmement difficile et coûteuse. Ce problème n'existe pas avec la machine adaptable. On peut agrandir son parc en technologie nouvelle sans être obligé de le renouveler entièrement. Et surtout, la programmation extrêmement simplifiée de cette machine adaptable sera possible à partir de la langue nationale, car elle n'est plus liée obligatoirement à une base anglaise.

Guy Lacroix

* *Cybernetica*, volume XXIV, n° 3, 1981, Namur.